

75<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE DU DÉBARQUEMENT

## À 19 ans, dans l'enfer de la poche de Chambois



Fin août 1944, la bataille de Normandie prenait fin dans la poche de Falaise-Chambois. La fin également de trois mois d'épopée pour Henri Halluin, simple civil de 19 ans. Réquisitionné pour construire le Mur de l'Atlantique, il a vu les Alliés débarquer avant de se retrouver, impuissant, au cœur des combats, au gué de Moissy. Il habite aujourd'hui à Potigny (Calvados).



Réquisitionné pour construire le Mur de l'Atlantique, Henri Halluin s'est retrouvé, presque par hasard, au milieu des derniers combats de la bataille de Normandie.

Le récit d'Henri Halluin est jalonné de ces hasards dont on ne sait pas bien s'ils sont des miracles ou des malédictions. Henri est né en Belgique mais ses premiers souvenirs sont normands : quand ses parents s'installent à Saint-Pierre-Canivet (Calvados), il est encore haut comme trois pommes.

En 1944, Henri a 19 ans et son cœur est amarré près de Caen, où il fréquente une jeune femme : « Mon oncle y dirigeait une entreprise de travaux publics : j'y suis entré dès 1943, pour me rapprocher de ma fiancée », raconte-t-il. Et il a l'œil qui fixe encore un peu. Il y était de

verte de bateaux... »

Les huit ouvriers se précipitent dans le camion de l'entreprise, y accrochent un drap blanc et filent vers Caen pour se mettre à l'abri. Mais la tranchée creusée à la va-vite au fond du jardin de l'oncle ne sera d'aucune utilité : « Nous avons reçu l'ordre de nous réfugier dans les carrières de Mondeville. Oh, il y avait bien là 5 000 à 6 000 personnes. »

Henri Halluin passe presque sous silence la promiscuité, le manque d'hygiène, la peur des bombes. Sa voix court si vite vers le 24 juin qu'elle finit par s'y briser : « Ce jour-là semblait plus calme. Mon oncle me

En cette fin juin 1944, le jeune homme quitte l'hôpital caennais, trop exposé. La carrière est évacuée et vers le 15 juillet, le blessé rentre à Saint-Pierre-Canivet, dans la charrette d'un paysan. Quelques soins lui sont à peine prodigués qu'un nouvel ordre d'évacuation le jette, lui, ses parents, ses deux frères, leurs épouses et leurs enfants, dans la gueule du loup : « Nous avons pris la direction de la Vienne, le 10 août, mais nous avons dû nous arrêter à Moissy car les Allemands ne voulaient pas que nous allions plus loin. »

dans une ferme que ses propriétaires avaient désertée, reprend Henri. Nous ne savions rien de ce qu'il se passait. À partir du 18 août, nous sommes restés cloîtrés, sans manger. Les obus arrivaient de tous les côtés. » Un silence. « Nous n'étions plus rien du tout. »

Il pèse ses mots, soucieux de doser l'horreur, « Je ne peux pas tout décrire. Déjà, c'est incroyable. » Incroyable que lui et les siens aient songé à quitter l'une des pièces de la ferme, une demi-heure avant que son toit ne s'effondre, percé par une pièce de char. Inconcevable que deux Allemands soient venus pousser leur

pas voir les véhicules alliés chasser les dépouilles allemandes dans les fossés. « C'était des hommes, pas juste des ennemis. »

Pendant cinquante ans, ses souvenirs bâillonnés n'ont cessé de lui renvoyer les mêmes images : « J'en ai fait, des cauchemars. Chaque année, à cette période, je revivais les événements. » Et puis, un jour, il y a un quart de siècle, le temps est venu de témoigner. Son récit remue ; il continue. Comme pour s'excuser de n'avoir plus jamais été le jeune homme insouciant d'avant 1944 : « Je crois que j'ai été un peu dur dans ma vie. Sans la guerre, j'aurais

## Le couloir de la mort

## Encerclement

Alors que la bataille de Normandie fait rage depuis le Débarquement du 6 juin 1944, les armées alliées convergent dans l'Orne, mi-août pour encercler l'armée allemande. Du 13 au 21 août, la « poche » ainsi formée se referme sous la pression des Britanniques, à l'ouest ; des Canadiens et des Polonais, au nord ; des Américains et des Français de la 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc, au sud. Le goulot s'étrangle entre les toutes petites communes de Saint-Lambert-sur-Dive, Chambois et Mont-Ormel, près d'Argentan. Le 19 août, une première jonction entre Polonais et Américains permet de fermer la poche de Chambois. Mais une contre-attaque laisse les troupes allemandes fuir la nasse jusqu'au 21 août. Là, à la mi-journée, une nouvelle jonction s'opère entre Canadiens et Polonais.

## Le gué de Moissy

Alors que leur retraite est progressivement coupée par les Alliés, les Allemands n'ont bientôt pu emprunter qu'une seule voie de passage pour fuir la poche. Cette voie, faite de sentiers plus que de routes, se conclut par une traversée de la Dive, au gué de Moissy. Ce passage, particulièrement périlleux, sera baptisé après-guerre, le « couloir de la mort ».

## Soixante-treize civils tués

Les civils, dont de nombreux réfugiés du Calvados, se sont trouvés piégés dans la nasse, avec l'Occupant. Les tirs d'artillerie ne les épargneront pas. Soixante-treize d'entre eux perdront la vie en ce mois d'août 1944. Côté allemand, les historiens estiment à 6 000 le nombre de soldats tués. 40 000 autres auraient été faits prisonniers à l'issue des combats. Mais quelque 100 000 Allemands ont réussi à fuir la nasse.

## Une commémoration le 24 août

Samedi, le 75<sup>e</sup> anniversaire de la fin de la bataille de Normandie sera célébré à Mont-Ormel, où un mémorial a été créé en 1994 ([memorial-montormel.org](http://memorial-montormel.org)). Des randonnées de la paix en partiront dès le début de matinée. La cérémonie officielle, en présence d'une délégation polonaise, se tiendra à 16 h 30.

fiancée », raconte-t-il. Et il a l'œil qui frise encore un peu. « J'y étais depuis trois mois mais nous avons été réquisitionnés par les Allemands pour construire le Mur de l'Atlantique... »

En juin 1944, il déploie des piquets antichars sur la plage de Langrune-sur-Mer. Le 6, lui et ses camarades sommeillent encore lorsque les Alliés débarquent : « Cette nuit-là, on avait entendu des avions passer sans arrêt, ça nous a mis la puce à l'oreille : en regardant par le vasistas du toit, on a vu la mer recou-

vrir par s'y briser : « Ce jour-là semblait plus calme... Mon oncle, ma cousine, ma fiancée et moi sommes allés chercher nos vélos à l'entreprise. Elle avait été bombardée, nous sommes revenus à travers les ruines de Caen... » Un premier obus siffle à leurs oreilles, un talus leur sauve la vie. « On l'a échappé belle... » dira celui qui ne peut plus prononcer ces mots sans pleurer.

Un deuxième obus tombe. Henri sera le seul à se relever. La peau du visage est encore tavelée d'infimes éclats, soixante-quinze ans après.

---

## « J'ai eu une vie un peu spéciale »

---

Moissy est un petit hameau ornaï. Un joli coin habituellement bucolique mais dont le gué, au-dessus de la Dives, devient bientôt le seul point de passage de l'armée allemande, encerclée dans la poche de Falaise-Chambois. « Nous nous sommes d'abord abrités sous un pont, puis

de char. Inconcevable que deux Allemands soient venus pousser leur dernier soupir près de lui, dans cette autre salle que la famille s'était choisie. Alors, le 21 août, quand le feu a cessé, « on ne réalisait pas, on ne réalisait plus. On a attendu. Quand on est sorti, le sol était couvert de morts. Des hommes, des vaches, des chevaux. Nous avons vu un soldat polonais, tout surpris de croiser des civils. On s'est embrassé... »

Quand il se livre ainsi, Henri ne vous lâche pas de ses yeux bienveillants, ces yeux qui ne voulaient

« Je crois que j'ai été un peu dur dans ma vie. Sans la guerre, j'aurais été différent. »

Henri Halluin sera naturalisé français à 26 ans. Il travaillera au fond de la mine de Potigny, pendant trente ans. Mécanicien, il construit de ses propres mains une caravane, pour emmener ses enfants en vacances. Il se met à l'aviation sur le tard et, à 80 ans, il faisait encore du parapente. Est-il né sous une bonne étoile ? Son sourire en coin vous fait chavirer : « J'ai eu une vie un peu spéciale. »

Marie LENGLET,

sence d'une délégation polonaise, se tiendra à 16 h 30.



Prisonniers allemands en août 1944.